

Il nous importe certainement de savoir où nous en sommes à cet égard et heureusement cela peut se faire sans trop de difficultés.

Si nous prenons au sérieux cette prière, nous devons être revêtus, jusqu'à un certain point au moins, des sentiments qui y correspondent, et agir d'une manière conforme à ces sentiments. Ainsi les premiers mots sont le langage d'un enfant vis-à-vis de son père : *Notre Père qui es aux cieux*. Est-ce là un sentiment habituel chez nous ? Ou plutôt est-ce que Dieu ne nous apparaît pas encore comme un juge offensé dont nous redoutons la juste colère ?

Plus loin nous demandons que *le nom de Dieu soit sanctifié* ; eh bien, est-ce que dans notre conduite de tous les jours nous le tenons pour saint ? Ou plutôt n'arrive-t-il pas qu'après avoir fait cette demande au Seigneur, au lieu de le sanctifier, nous le souillons et le déshonorons ce saint nom ?

Nous supplions Dieu de nous pardonner nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Prenons garde à ce que nous demandons, car il pourrait bien arriver que ce fût notre propre condamnation. C'est certainement le cas si nous gardons de la rancune contre notre prochain et si nous sommes tant soit peu animés des sentiments qui font dire : je ne lui pardonnerai jamais.

Ainsi donc, si nous répétons la prière du Seigneur sans avoir la conscience que Dieu est notre père, sans chercher à sanctifier ou à honorer son saint nom, et sans pardonner les offenses dont on a pu se rendre coupable à notre égard, bien loin de *prier*, nous insultons l'Éternel, et nous attirons sur nos têtes sa colère pour le jour de la colère et de la manifestation de son juste jugement.

L'Espérance du Chrétien.

L'Espérance du Chrétien n'est pas une espérance vague et sans fondement, comme celle des mondains. C'est une espérance vivante et qui repose sur une base inébranlable. Son objet n'est pas un bien incertain ou trompeur ; c'est un héritage sûr, conservé dans les cieux pour lui.

Et par cela même qu'elle est vivante, cette espérance est propre à agir sur ses sentiments, et à mettre la paix et la joie dans son cœur. Le chrétien est-il accablé sous le poids de ses misères spirituelles ? L'espérance est là pour ouvrir à ses yeux la perspective d'une sainteté parfaite, lorsqu'il sera semblable à Dieu, autant que sa nature le comporte, parce qu'il le verra tel qu'il est. Est-il dans l'affliction, dans l'épreuve ? L'espérance vient adoucir ses souffrances en lui faisant entrevoir le jour où la douleur ne sera plus même nommée, où le Seigneur lui-même essuiera toutes larmes des yeux de ses enfants. Et à l'heure de la mort, dans ce moment si sérieux et si solennel, l'espérance mettra dans sa bouche ces paroles de David : "Même quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, car Dieu est avec moi." Il pourra aussi s'écrier avec St. Paul : "J'ai combattu le bon combat de la foi, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi. Au reste la couronne de justice m'est réservée ; et le Seigneur juste juge, me la rendra en cette journée là, et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui auront aimé son apparition." Alors que toute autre espérance périt et fait place à une affreuse déception, celle qui a soutenu le chrétien au milieu de toutes ses difficultés et de ses épreuves, qui lui a fait jeter cette ancre sûre et ferme sur les rivages de l'éternité, cette espérance est *vivante* même dans la mort et elle

ne le quitte qu'après l'avoir mis en possession des bienheureuses et glorieuses réalités de la vie éternelle !

Vivre selon la Chair.

Si vous vivez selon la chair, vous mourrez. Rom. VIII, 13.

Quiconque est familiarisé avec le langage des Écritures doit savoir que le mot chair désigne l'état naturel de l'homme depuis la chute. L'homme est composé d'un corps et d'une âme ou de chair et d'esprit. Le principe spirituel était destiné à dominer sur la partie charnelle, mais par le péché il y a eu un renversement complet, et dès lors c'est la partie charnelle qui s'est saisie de l'empire et de la domination. Ce qui était destiné à obéir a commandé, ce qui devait se soumettre a régné. La chair a pris la place de l'esprit, elle s'est assise sur son trône laissé désert par le péché. C'est donc avec justesse que la nature de l'homme irrégénéré a pris le nom de chair ; nulle autre ne pouvait mieux lui convenir.

Ainsi donc, vivre selon la chair, c'est vivre en suivant les inclinations de sa nature irrégénérée, en se laissant emporter par le courant de ses désirs et de ses passions. "Les œuvres de la chair, nous dit St. Paul, sont évidentes, lesquels sont l'adultère, la fornication, la souillure, l'impudicité, l'idolâtrie, l'empoisonnement, les inimitiés, les querelles, les jalousies, les colères, les disputes, les divisions, les sectes, les envies, les meurtres, les ivrogneries, les gourmandises et les choses semblables à celles-là." Quelle liste de péchés ! quel catalogue d'iniquités ! Et remarquons ici qu'il n'est pas nécessaire d'avoir commis tous les péchés dont nous venons de faire l'énumération, pour qu'on soit considéré comme vivant selon la chair. Non sans doute, chez les uns l'éducation et le sentiment de l'honneur tiennent jusqu'à un certain point la chair en échec et sont des préservatifs contre les plus grossiers et les plus énormes de ces péchés. Mais toujours est-il que généralement la chair domine et fait son œuvre funeste. Et c'est plus qu'il n'en faut, car la vie de la chair consiste essentiellement dans la disposition au mal, dans l'empire de la chair sur l'esprit, dans la prédominance de la partie inférieure sur la partie supérieure de notre nature.

Olympia Morata.

OLYMPIA MORATA, dont plusieurs de nos lecteurs rencontrent probablement le nom pour la première fois aujourd'hui, est sans contredit une des femmes les plus extraordinaires et des plus intéressantes du seizième siècle. Sa vie, quoique courte, ne laissa pas que de faire briller de rares talents et de solides vertus, comme on pourra le voir par l'esquisse que nous allons en tracer, en nous servant du livre que vient de publier à Paris M. Jules Bonnet.

Olympia Morata naquit à Ferrare, en 1526, dans cette ville qui se distinguait à la fois par le culte de la science et de la poésie et par la liberté de pensée. Son père était un des professeurs les plus distingués de la célèbre Université dont s'honorait cette ville, et il tâcha de lui inspirer de bonne heure le goût des lettres. Il prit soin lui-même de l'éducation d'Olympia se chargea de cultiver les talents précieux qu'elle manifestait ; ses progrès furent tellement rapides, qu'en peu de mois elle sut parler le latin et le grec, avec une égale facilité.

Elle ne tarda pas à devenir célèbre et à peine avait-elle atteint sa douzième année "que l'éclat de son savoir, la